

Entretien-fiction avec Victor-Lévy Beaulieu

Gaëtan Anderson

Numéro 31, hiver 1987

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/15252ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Anderson, G. (1987). Entretien-fiction avec Victor-Lévy Beaulieu. *Moebius*, (31), 5-21.

GAËTAN ANDERSON

Entretien-fiction avec Victor-Lévy Beaulieu

«C'est ainsi que j'imagine d'abord mon / Beaulieu / , comme quelqu'un dont les mots se sont perdus, comme quelqu'un dont la vie s'est perdue. Est-ce bien / Beaulieu / qui dira bientôt que toute mort est blanche et que c'est pour oublier cette toute petite chose qu'on la remplit de mots graves et bruyants comme des corbeaux? Peut-être pas mais ça ne m'empêche pas d'y rêver, à l'orée du / texte / pour que je trouve mon souffle et le fameux incipit qui me permettra de continuer, voire même de recommencer tout simplement. Il ne s'agit après tout que de parler de / Beaulieu / et, l'espace du / texte / , de me substituer à lui pour lui arracher ses vérités.»¹

Thèses, antithèses et angoisse

Et Beaulieu qui a l'air calme sur cette photo. Son stylo feutre dans la main gauche, il fixe l'appareil lui faisant face. C'est à cette époque qu'il a dû se retrouver à l'hôpital du Sacré-Coeur. C'est à cette époque qu'il a dû faire la connaissance de Samm, la Montagnaise de la Pointe-Bleue.

Je vois bien Samm dans cette chambre blanche. Et lui aussi. Il l'entoure de deux paradigmes (la mort et la vie) et les fait s'agiter dans un espace confus. D'un côté la «mort», les «organes fatigués», l'«infirmière»; de l'autre son «père - beau et grand», le «sourire», la «vie».

C'est sur ma figure que viennent sécher les larmes de Samm, alors qu'elle me dit toute son impuissance à

retrouver son père disparu un jour en forêt avec quelques Américains. Samm, Amérindienne avalée par la ville blanche et détestée par l'infirmière-chef; Samm, infirmière déchirée entre son amour pour son père et sa passion pour le théâtre, la comédie. Et Beaulieu vivant de cette déchirure.

Il la prend dans ses bras alors qu'elle distingue bien les restes de l'hélicoptère sur l'ubac de cette petite montagne laurentienne. Et de toute cette grande douleur transpirent des flots d'angoisse. Lui, qui la crée en «faisant venir» ses mots, ne lui offre pas de solution. Il oppose dans son corps l'hôpital au Saguenay, son père aux Américains, l'infirmière à la comédienne, sans plus.

Il dit: Samm je suis malade dans mon corps car j'ai honte, j'ai honte de m'être fait amancher par «ce Juif riche et l'exécuteur des basses oeuvres du capital qui menaçait de me faire casser les deux jambes si je ne lâchais pas le morceau».3 J'ai eu peur, je l'ai lâché le morceau, et il est tombé directement dans leurs gueules. Puis j'ai fui, j'ai traversé tout Montréal pour aboutir chez moi dans la salle de bain. J'ai essayé de me remettre en prenant de grandes lampées de scotch, ce qui m'a engourdi pendant quelques instants tout au plus. Puis je me suis dévêtu. Aussi nu dans mon corps que dans ma tête. J'ai marché. J'ai fait craquer le plancher du chalet de Montréal-Nord jusqu'à ce que je sente une immense terreur m'envahir. C'est là que j'ai enfilé un pyjama et que je me suis rué à l'extérieur. Echevelé, déboussolé, trébuchant, tombant, me relevant, agitant les mains, essayant d'embarquer dans n'importe quelle voiture en arrêt, attendant le feu vert à l'angle des rues Langelier et Gouin. Finalement, un chauffeur de taxi a pris le vingt dollars que je lui tendais et m'a dit, avant que je monte: «Salis pas la banquette!»

Samm me dit qu'elle comprend et qu'elle va essayer de se défaire des stéréotypes dans lesquels elle se débat arduement, bien malgré elle...

Samm et Judith

Sur cette autre photo, Beaulieu et Francine, sa «femme rare». On la voit qui sourit. Ses yeux pâles (la photo est en noir et blanc), ses dents blanches et ses paupières fatiguées. Beaulieu, toujours aussi expressif

dans son inexpressivité, regarde l'objectif. On dirait presque un petit couple ordinaire posant pour la postérité un 24 décembre au soir alors que l'homme est sonneur à cause des folles dépenses effectuées au cours des dernières semaines et que la femme est contente car elle couvrira ses deux filles sauvages d'une montagne de cadeaux.

Beaulieu, penché sur sa table de pommier, jongle à sa femme alors que Samm dans sa tête en démanche regarde par-dessus son épaule, et elle lui dit: Appelle-la donc Judith, c'est bien plus beau que Francine. Et lui d'acquiescer, n'ayant pas pris soin de s'attacher au mât, allant se fracasser tout doucement sur les récifs où trônent les sirènes que Monsieur Homère a inventées à l'aube de notre humanité, et où trônent aussi les Muses, Calliope en tête, que le mâle le plus «méritant» du troupeau ne cesse de pourchasser afin de s'y engouffrer et de devenir, sur l'Olympe ou dans un souterrain de Montréal-Nord, source des mots de l'autre, autrement muette.

J'observe Samm qui regarde par-dessus l'épaule de Beaulieu et je me dis: Ma petite Samm aux yeux noirs, fais attention! Il te met ces mots dans la bouche dans cette histoire qu'il fait et que je refais peut-être inutilement: «Je ne comprends plus rien, Leonard (...). Je ne comprends pas davantage (...). Je ne savais plus très bien où j'en étais»⁴, et, plus loin (fort heureusement pour toi d'ailleurs - et peut-être aussi pour lui - petite Samm): «Je ne comprends absolument rien à ce qu'il me raconte et tout me paraît tellement faux tout à coup».⁵

Et ça continue partout dans cette humaine comédie: dans le bonheur de Judith quand elle peut dépenser allègrement les sous que son écrivain de mari gagne grâce à son téléroman (p. 175); dans «le jeu des wétrices nues»: «je n'y trouvai rien qui aurait pu ressembler à une disgrâce quelconque ou mesurée» (p. 114); dans cette confusion dans la tête de Samm causée par tous ces mots qui s'y heurtent et qui ne lui appartiennent pas (p. 127); dans cette remarque de l'amoureux-eunuque Leonard, après que toi, Samm, tu lui aies dit: «je sais pas aimer». — «Quand on est comme toi, de la beauté toute nue, on n'a pas à se poser de questions là-dessus» (p. 135); dans ce délire paranoïde et ambigu, qui fait dire à Beaulieu que, parce que



BEAULIEU

(in *Lettres Québécoises*, no 14 — cf. biblio.)



BEAULIEU ET SA FEMME RARE

(in *Lettres Québécoises*, no 14 — cf. biblio.)

Samm est Montagnaise, elle «doit subir l'opprobe de l'homme blanc» (p. 226).

Je prends Samm par la main et nous allons marcher le long de la rivière des Prairies, laissant Beaulieu à sa table de pommier. On entend rire Judith et les deux filles sauvages. Elles s'arrosent avec des pistolets à eau, tant et tellement qu'elles en ont les yeux tout mouillés. J'avance délicatement. Je vais au-devant d'elles en prenant soin de ne pas les effrayer, car un faux mouvement de ma part dans ce remake où se mêlent le vrai et la fiction suffirait sûrement à les faire disparaître dans la rivière, leurs petits chapeaux flotant sur l'eau brune et fuyant vers les Trois-Pistoies.

Mais les grands yeux noirs de Samm font le travail pour moi. Ils rencontrent les yeux pâles de Judith et celle-ci semble reconnaître ceux-là. Et j'écris tout ce que je n'entends pas, également en attente de tout ce qui explose (et qui a déjà explosé) sur la table de pommier du chalet de Montréal-Nord. Et ce sont deux discours bien sûr qui se font face, l'un hurlant à la lune et l'autre l'observant au télescope. Je préfère le plus équitable.

La reconnaissance

Le téléphone sonne. C'est VLB Editeur qui m'appelle afin de me dire qu'on a trouvé le dernier roman que je leur ai envoyé, ma foi pas trop mal, et que je suis invité à discuter avec eux quand il me conviendra, c'est-à-dire tout de suite. Je saute dans la vieille station-wagon et je dois bien brûler quelques feux rouges en m'y rendant.

J'arrive. Tout va très vite. On me dit oui oui l'idée d'une fiction au troisième degré, c'est brûlant d'actualité, la maison est intéressée; quant à vous, vous signez ici ici et là encore et on vous envoie votre premier chèque dans un mois. J'ai envie de dire: Ah? parce qu'il va y en avoir un deuxième?, mais je n'ose pas de peur d'avoir l'air niais.

Dehors, journée splendide. Je m'aperçois soudainement que j'ai oublié de prendre ma copie du contrat et que je ne leur ai même pas demandé combien je vais toucher dans un mois. Peut-être ai-je voulu inconsciemment paraître au-dessus de mes affaires? Est-ce que ça peut être aussi fort l'orgueil d'un pauvre? Je ne

sais pas mais je crois que le mien ne pourrait l'être à ce point. Sans doute un simple oubli insignifiant.

Samm, qu'il retient encore prisonnière, regarde par-dessus son épaule. Je lui dis que je viens de signer ce contrat avec VLB Editeur et elle me dit que Beaulieu revient justement de Radio-Canada. Pendant les prochains mois, il n'aura qu'à tartiner allègrement ses mots en fureur avec son stylo feutre pour toucher les bidoux qui, comme on le sait déjà, changeront l'humeur de Judith dans son humaine comédie, et lui permettront de se promener en Rolls Royce dans le Centre-Sud et Westmount, habillé chiquement et accompagné de la Montagnaise Samm, vêtue de ses plus beaux atours folkloriques à la demande expresse de Beaulieu.

Ce matin, alors qu'il était aux toilettes, Samm l'a entendu qui disait: «Enfin, ne plus être pauvre! Je n'arrête pas de déféquer, comme si c'était toute cette vieille vie d'avant le contrat que je chiais, avec l'horrible puanteur de la mort contenue dedans».6 Puis il a continué de plus belle: «C'est ce qui arrive lorsqu'on n'est plus coincé dans sa pauvreté: on n'a plus autant besoin d'aménité (...). Il y a cette manière de détachement dans lequel vous flottez, et c'est rempli de sérénité, sans paranoïa ni schizophrénie, avec une blessure à l'estomac qui a peur et vous laisse tranquille».7

Alors je l'interromps dans son labeur et je dis: Monsieur Beaulieu, pourquoi donc associez-vous le scatologique plaisir de la défécation à la lucrative douceur de la reconnaissance?

— A cause de Virginia Woolf.

— Je ne comprends pas.

— Virginia Woolf s'est suicidée parce qu'elle n'a jamais pu faire le lien entre ces deux réalités, toute puritaine qu'elle était, tant était pure la sienne vision du monde.

— Ainsi donc, pour vous, la trivialité est une question de survie?

— Tout à fait. Et puis je n'ai jamais eu le choix. Mon enfance à la campagne et mon adolescence dans la promiscuité des appartements de Montréal-Nord ont éveillé très tôt chez moi ce penchant pour ces choses que d'aucuns, soit depuis les vertigineuses hauteurs de leur bon goût, soit depuis les rigoureuses fadeurs

de leur herméneutique, considèrent comme triviales ou, tout simplement, vulgaires.

— Tout le monde sait qu'Abel Bauchemin n'est pas Lévy Beaulieu, cependant ne croyez-vous pas que j'aurais dû appeler mon héros Bauchemin au chemin de Beaulieu?

— Comme je le disais dans **N'évoque plus...**: «...aussi ne sais-je plus qui de moi est le livre et qui du livre se retrouve en moi, tout élément de n'importe quelle vie s'y greffant pour y perdre son autonomie et se fondre dans le jouir de l'oeuvre».8 Aussi vous pardonnerai-je si par mégarde ou ignorance vous prêtâtes à votre héros des qualités et des défauts qui ne furent jamais siens dans sa toute personne, ou si au contraire vous lui enlevâtes de ces mêmes qualités et défauts.

— Je vous remercie.

— C'est plutôt moi qui le fait, mon jeune ami. Et même si B. Melançon a écrit: «La familiarité souvent associée à son nom, Beaulieu la cultive lui-même, qui n'hésite jamais à interpeller ses confrères écrivains, morts et vivants. Les textes «Pour saluer Pierre Vadeboncoeur» (1970), **Pour saluer Victor Hugo** (1971) et «Pour saluer un géant (Yves Thériault)» (1981) disent le respect de VLB pour ses «ancêtres littéraires», sa volonté de se hisser à leur niveau et, par le fait même, son aspiration à obtenir un respect similaire 9, je vous pardonne, car je sais loin de vous le désir de m'octroyer ledit respect, que pourtant vous devriez me rendre, impatient que vous êtes de me «chercher des puces» comme on dit sur la rue Panet (pas très loin de Radio-Canada d'ailleurs), et de montrer à vos savants collègues tous les hérétiques signes que vous avez accumulés depuis le début de votre débridée recherche.

— Puis-je me permettre de vous poser une dernière question?

— Vous vous en êtes déjà tellement permis que je ne vois pas en quoi une réponse négative de ma part pourrait nuire au déploiement du tapis rouge de Monsieur Melançon sur mon vaste front et sur toute la rondeur de mes surfaces.

— Vous avez déjà écrit: «Bien sûr, je crois qu'il est devenu nécessaire de choquer les gens, de leur en mettre plein la vue et plein le nez en écrivant des descriptions vraiment exaspérantes de cette réalité qui m'at-

teint moi aussi profondément, réalité dont je suis responsable au même titre que les miens. Vouloir se fermer les yeux là-dessus n'arrange rien. La littérature doit être efficace aussi. Si l'obscénité, si l'abjection, si le mépris répondent à mon propos, pourquoi ne les utiliserais-je pas? Je n'ai pas plus d'admiration qu'il ne faut pour le peuple. Certains jours, il est vrai que je le méprise. C'est que ces jours-là, je me méprise également, que je n'ai plus d'espoir en moi et que je crois que nous allons vers notre fin, que nous la méritons».10 Voilà.

Le troupeau

Or donc cher Monsieur Beaulieu, nous nous retrouvons au creux le plus fangeux des propos tenus par le narrateur mâle du **Discours de Samm**, je veux dire au creux du troupeau et de tout «ce qu'il y a de méprisable dans le quotidien quand il n'a rien à jouer».11 Voici donc la question que je voulais vous poser (je vais maintenant droit au but car je vois que vous ne m'écoutez plus que d'un oeil et qu'avec l'autre vous reluquez du côté de chez Samm): ne croyez-vous pas que votre tendance à privilégier des thèmes tels «l'obscénité», «l'abjection» et «le mépris» ne rend pas compte globalement d'une réalité (car il s'agit bien de cela!) que vous commentez si furieusement? A ce propos, J. Pelletier écrivait en 1977: «L'histoire, pour lui (pour vous), n'a ni sens ni direction: «l'histoire, écrit-il dans **Pour saluer Victor Hugo**, est une trappe de sable, un piège efficace pour le conditionnement des foules, pour le viol des consciences sous le couvert rassurant de beaux principes humanistes. Toute l'histoire s'est construite sur le meurtre, la corruption, l'intimidation, la violence et le sang.» Il y a du vrai là-dedans, bien sûr: l'histoire est traversée en effet de part en part par l'exploitation de l'homme par l'homme, mais c'est aussi, et de cela Beaulieu semble inconscient, l'histoire de ses luttes, de sa libération».12

— Ecoutez, je ne suis ni Monsieur Pelletier, ni Monsieur Melançon.

Sur ce, il se lève d'un seul bond et semble chercher dans les yeux de Samm quelque réconfort, quelque secours pouvant l'aider à faire glisser cette métalecture-fiction (pardon!) dans une direction où il ne serait

plus coincé, obligé de répondre aux questions de mes deux petits yeux bruns d'intellectuel uqamien. Il se met à tripoter les fesses de Samm tout en lui bécotant son cou de Montagnaise défroquée par nécessité. Je décide de faire intervenir Judith.

Elle revient de l'extérieur, où les ouvriers sont en train de «démolir tout le premier étage».13 Beaulieu se rassoit à sa table de pommier où (je suis sûr qu'il n'avait pas pensé à ça) il retrouve mes yeux bruns. Il grogne un peu et marmonne quelques paroles qui se dispersent sourdement dans toutes les directions au sortir de sa grosse barbe.

Judith propose que l'on aille à Sainte-Emilie afin de profiter entièrement du soleil printanier qui est plutôt absent, ici, dans ce souterrain de Montréal-Nord. Beaulieu marmonne encore plus. Coincé entre le soleil de Sainte-Emilie et mes yeux bruns, il ne sait pas quoi faire. Quant à moi, je n'ai pas l'intention de lui céder la plus infime fraction de quoi que ce soit. J'ai tant de questions encore à lui poser. Je dis à Judith: Nous avons beaucoup de travail.

— Vous pourriez tout aussi bien le faire à la campagne.

— Avec la Mère très cochonne du Royaume des Morts et le Bonhomme de Sept-Heures rôdant tout partout?

— Bien... oui.

— Impossible. Je ne me suis pas documenté sur Sainte-Emilie, et puis je n'y ai jamais mis les pieds, et surtout l'Habitanaserie c'est le cheval de Troie de l'Arrowhead beaulieusien. Moi je n'en suis encore qu'aux manèges de La Ronde.

— On me nomme parfois Abel, dit Beaulieu, «Abel (dont on sait que la signification du nom veut dire conducteur de troupeaux)».14

— Alors vous aussi vous voulez jouer?

— Tant qu'à être pris avec vous, aussi bien y mettre de l'agrément.

— Il sort un ruine-babines de sa poche gauche et commence à en jouer avec une habilité dont je ne l'aurais jamais soupçonné être capable. Il y met tant et tant d'énergie que les ouvriers, attirés par les mélodies pistoloises, envahissent le souterrain. Ils encerclent Beaulieu, et tapent du pied et frappent des mains, et en

avant la musique. La femme rare et Samm sont tout sourire, ainsi que moi car je sais ce qui s'en vient...

Puis, soudainement las, Beaulieu range le ruine-babines et se retranche derrière son expressive inexpressivité. Un des ouvriers avance d'un pas et dit: Joue don' encore un peu. Not' break syndical est pas encore fini. Et tous de s'esclaffer, moins Beaulieu qui ne fait que décapuchonner et recapuchonner son stylo feutre. Il semble nerveux. L'ouvrier s'essaie de nouveau: Envoje don' encore une toune et, s'adressant à Samm tout en lui montrant ses rieuses gencives et ses calleuses mains sur lesquelles adhère une saleté légitime: Accepteriez-vous cette danse, mademoiselle? Beaulieu devient rouge comme une tomate bien mûre, comme si la moutarde lui montait au nez, et alors, dans les patates si tant tellement que le vase dans lequel il voit la source de ses propres mots ne pourra que déborder après son intervention, il hurle, s'adressant apparemment à Samm: «Hier, nous étions pareils à tout ce que nous voyons ici, ce troupeau qui court dans les rues, ce troupeau qui fait mal l'amour dans de misérables chambres humides, ce troupeau qui regarde la télévision en buvant de la bière, ce troupeau qui, parce qu'il va voter une fois tous les quatre ans, s'imagine qu'il n'est pas conduit mais se conduit lui-même, sans rien soupçonner de la démagogie puisqu'il ne vit que d'elle et en meurt, encore content de pouvoir y arriver».15 Alors l'ouvrier aux rieuses gencives lui dit: C'est-y d'nous-aut' que tu parles, le barbu?

— Il me semble que mon discours était suffisamment explicite.

— Parle don' pour qu'on t'comprenne, dit l'un.

— Sors don' d'ton souterrain, dit l'autre.

— J'me d'mande comment sa femme fait pour l'endurer, disent-ils tous. Puis ils le soulèvent avec une facilité déconcertante et le portent à bout de bras jusqu'à l'extérieur, de la même façon qu'ils ont toujours vu Ti-Guy ou Gros Bill ou Rocket porter bien haut la Coupe Stanley sur la rue Sainte-Catherine devant leurs yeux joyeux. Ils continuent leur route, traversent le boulevard Gouin et arrivent sur le bord de la rivière des Prairies. Tout en chantant «Mon cher Beaulieu, c'est à ton tour... », ils le garrochent le plus loin possible dans l'eau brune et visqueuse et retournent à leur travail.

La solitude des pauvres dans leur être et leur faire

Je réussis difficilement à nager jusqu'à la rive, pas autant à cause de cette infinité de détritius m'empêchant de progresser en ligne droite qu'à cause de la misère que j'ai, lorsque je deviens Beaulieu, à dealer avec un corps qui ne m'appartient pas. Je me secoue autant que je peux et je retire de ma barbe ces grands filaments de papier hygiénique blanc, rose et jaune. Et alors un gargantuesque éclat de rire me secoue sans que je sache exactement pourquoi. Enfin, aussi bien en rire, car si cette part de lui que je me suis appropriée prend ombrage d'une offense si textuellement motivée, je vois mal comment elle pourrait résister à tout ce qui va suivre sans sombrer dans la plus profonde déprime et cette fois se précipiter d'elle-même dans la rivière des Prairies, sans que mon agile main droite tenant fermement ce stylo feutre rouge ne puisse lui être d'aucun secours.

Il voudrait sans doute que je le laisse seul devant sa table de pommier, comme il est seul dans le **Discours de Samm**, comme le discours qu'il y tient l'est aussi dans sa toute tempétueuse insularité. Sa main gauche fait face à ma main droite.

Nous écrivons : à rebours Judith oui avec un ouvrier dans un bar où des hommes dansent nus sur des tables glissantes. Ce bar s'est toujours appelé «Liberté», comme la statue du même nom à l'entrée du port de New York où a travaillé si longtemps Monsieur Melville, contemplant de son oeil triste les cargos, les goélands et son fils Malcolm portant le même drôle de petit chapeau que Virginia Woolf le jour où elle disparut dans la rivière des Prairies, observée par les yeux de Beaulieu depuis sa chambre d'hôpital. Ce bar s'est toujours appelé «Liberté» parce que son éternel propriétaire a toujours pensé que le cul offert sur un plateau de n'importe quoi est la quintessence, le boutte du boutte de ce qu'il y a de beau et de «jouissif» dans la vie, a toujours et aujourd'hui peut-être plus que jamais pensé que celui qui sait bien présenter ce cadeau à ses éventuels clients ne peut que s'enrichir, s'engraisser à même l'auge des fantasmes du troupeau dont il fait partie. Et puis il ne faut pas oublier que ces autres, oeuvrant dans le privé, faisant leurs petites cochonneries en douceur dans les salons de Westmount ou d'Outre-

mont, s'octroyant le privilège d'être vulgaires dans l'intimité toute légitime de leur foyer.

Et ce que nous voyons dans tout ça, dans les yeux pleins de désir de Judith et dans ceux non moins désireux du jeune ouvrier, alors que ce qui s'écrit devient de moins en moins ce qui fait que je suis différent de lui sans que je puisse faire autre chose que de me soumettre momentanément à la force qui entraîne mon discours vers l'embouchure toute vagissante de sa genèse cétacée, c'est une immense solitude, c'est l'hostie vomie, c'est le discours de Samm: «... que suis-je pour croire que, n'importe où dans le monde, quelqu'un pourrait bien avoir besoin de moi?».16

Et là, cette propre partie de moi se révolte et les deux stylos feutres zèbrent la page sagement lignée venant de s'écrire, alors que le but poursuivi par l'encre rouge était temporairement mis de côté par ce qui vient depuis des milliers et des milliers de mots de cette infirme main gauche.

Et là, parmi tous ces papiers emportés par ma révolte, je me mets à la recherche de ce qui pourrait bien diriger cette pragmatique lecture sur la voie de l'ego transcendant. Et mon regard se pose sur ces mots de P. Haeck: «Par là, qu'il (Beaulieu) en soit conscient ou non, il offre un héros qui participe à l'idéologie anarchiste des Deleuze et Lyotard: je ne suis que la succession de mes pulsions. Mais peu importe l'opinion de V.-L. Beaulieu sur Job J; tout ce qui compte c'est qu'il ait donné dans une écriture maîtrisée le portrait très juste de l'intellectuel petit-bourgeois de notre époque un peu comme Proust nous a laissé le portrait des snobs qu'il fréquentait: que Proust ait aimé ces snobs n'en doutons point, que le portrait qu'il nous a laissé aide à détruire le snobisme, à en rire, n'en doutons point non plus».17

Oui, je crois que Monsieur Haeck frappe dans le mille quand il parle du «portrait très juste de l'intellectuel petit-bourgeois», connaissant et à la recherche d'une certaine reconnaissance, rendant à César ce qui appartient à César, c'est-à-dire à lui-même, mais en ayant soin de garder ses distances, emballant son discours, non de papier brun mais plutôt de beau papier doré acheté quelque part à Montréal-Nord ou aux Trois-Pistoles, projetant ses angoisses humanistes (à

tort et à raison — mais là n'est pas la question) sur un corpus social où ce qui isole l'individu est cela même qui vient dans une «écriture maîtrisée», quoique incomplète.

L'ego transcendant

Maintenant que la tempête s'est quelque peu apaisée et que Beaulieu cherche son stylo feutre sous la table de pommier, j'en profite pour laisser une fois de plus la parole au protagoniste mâle du **Discours de Samm**: «...depuis qu'il y a menace de grève, l'hôpital est devenu un grand bocal, avec pas grand-chose à y attendre»¹⁸; ou: «... c'est tout à fait tranquille, la grève possible appelant les infirmières partout, sauf dans les couloirs».¹⁹

Quand il émerge de dessous la table, j'en profite pour le questionner: Ne pensez-vous pas que vous auriez pu procéder de façon moins expéditive avec la question de la «grève possible»?

— Quelle «grève possible»?

— Celle de l'hôpital du Sacré-Coeur.

— Noui.

— Qu'est-ce à dire?

— Ne croyez-vous pas que vous avez déjà suffisamment donné de réponses à cette question?

— Non, je ne crois pas. Toute réponse reformulée, comme toute question d'ailleurs, ne peut apporter qu'un nouvel éclaircissement. Dites-moi maintenant ce qui se cache derrière votre silence. Est-ce quelque chose de semblable à cette «idéologie anarchiste des Deleuze et Lyotard», comme le suggère si savamment Monsieur Haeck?

— Je suis bien trop conformiste dans ma toute révolte pour être anarchiste.

— Qu'est-ce à dire?

— Qu'il me semble parfois n'être qu'un des indispensables éléments de l'éventail sociologique québécois, voire canadien.

— Vous ne seriez donc pas dupe de l'attitude que vous adoptez à l'égard de certains faits sociaux contemporains?

— Je ne sais pas trop. Quand l'écriture vient en moi, je n'ai pas le temps de me poser toutes ces questions.

— Vous pourriez retravailler vos textes.

— Je le fais.

— Et malgré tout vous n'osez pas être plus que la «simple succession de vos pulsions», pour reprendre ce mot de Monsieur Haeck?

— J'essaie surtout de ne pas échapper au rêve, et lorsque cela arrive, nonobstant mes efforts, «ce n'est pas soi qu'il faut tuer (...) mais tout ce qui l'a empêché de parvenir à ses grosseurs parce que le fond des choses est mauvais, envieux et totalitaire».20

Maintenant c'est Samm qui m'appelle, «Samm parti en Haïti où on lui a demandé de tourner dans cette réclame publicitaire destinée à promouvoir une nouvelle marque de café».21 Elle est là sur la plage du Club Med de Cap-Haïtien en train de se faire bronzer alors que dans les champs de canne avoisinants les paysans essaient de trouver un peu de fraîcheur à l'ombre des rares arbres. Je lui dis: Samm, tu préfères tourner dans un commercial plutôt que de travailler à l'hôpital du Sacré-Coeur?

— Je n'y peux rien. C'est mon ami Leonard qui m'a confirmé ce dont je me doutais depuis quelque temps: je suis faite pour être actrice.

— Mais Samm ne t'aperçois-tu donc pas des difficultés dans lesquelles me plonge ton attitude?

— Quelles difficultés?

— Depuis le début de cette histoire, j'essaie de te soustraire aux griffes du Bonhomme de Sept-Heures beaulieusien, et toi tu décides d'aller gagner tes sous en Haïti.

— Mais non ce n'est pas ça que tu fais.

— Ah? Et quoi donc alors?

— Tu ne fais que lire.

— Alors je continue de lire ce qu'il y a de subversif dans l'encre rouge qui tarira après les deux prochains chapitres et, une fois de plus, je rive mes yeux bruns dans les mouvements de l'infirmier bras gauche et je fais celui qui est son miroir déformant.

— Soit.

L'écriture juive non sioniste

Avant de conclure, comment ne pas parler de Leonard? Leonard, ami de Samm puis de Beaulieu. Leonard, rival de Beaulieu. Le Juif, la Montagnaise et le

Québécois; le mélomane, la comédienne et l'écrivain; le premier n'existe que pour entendre, la deuxième que pour dire, et le troisième que pour écrire. Trois représentants des minorités non visibles de l'omnipotente Amérique du Nord (si l'on fait abstraction des préjugés voulant que les Amérindiens aient la peau rouge, les Juifs le nez long et le teint blafard, et les Québécois le verbe mal engueulé et la paresse génétiquement encodée).

Leonard qui disparaîtra tragiquement (!) pour laisser toute la place à Beaulieu. Leonard et Samm dans leur appartement de la rue Christophe-Colomb, dans la rue portant le nom du premier blanc à venir revendiquer au nom de Dieu tout un continent; un nom symbolisant la charnière entre un monde hors de l'histoire occidentale et cette même histoire qui, à l'époque du dit explorateur, est sur son air d'aller. En l'an mil quatre cent quatre-vingt-douze, des milliers de Juifs espagnols ont le choix entre une conversion au catholicisme ou une expulsion manu militari d'un pays qu'ils habitent depuis des générations. Après avoir chassé les sorcières de leur propre pays, Fernand et Isabelle emplissent les cales de la Santa-Maria, de la Nina et de la Pinta de barriques d'eau bénite et les shippent en ce Nouveau Monde où l'Eglise trouvera de nouveaux infidèles à convertir ou occire au nom du même type que tout à l'heure et des riches banquiers de Gênes et des pays sans complexe.

Et Beaulieu dans tout ça, représentant du pays équivoque, persécuté et persécutant, artiste du noui et du ressassement de tout ce qui n'est jamais venu au monde autrement qu'en engendrant de grandes douleurs et de lugubres hennissements. Beaulieu disant: «Il m'arrive de me voir comme juif moi aussi, mais c'est comme à l'envers parce que pour moi il n'y a jamais eu la diaspora, ni la torture et pas davantage le meurtre. J'ai toujours eu un territoire et je n'ai jamais eu à le défendre vraiment».22 Et plus loin: «... je suis un exilé moi aussi. Mais je ne suis pas sûr que la Terre promise soit possible»25, cette dernière remarque renvoyant à ce qui s'était écrit six ans plus tôt dans **Sagamo Job J**: «Il n'y a pas de terre promise».24

Voilà une différence fondamentale entre Beaulieu et Leonard: croire ou ne pas croire en une terre promise. Le Québécois l'a déjà son pays, mais il est dilué dans

l'océan américain. Les ténèbres planant sur l'histoire des deux peuples ne tirent pas leur origine du même fait; du côté juif, elles sont constituées par l'essence même des luttes, des sacrifices (et des libérations...) qu'a connus ce peuple; du côté québécois, elles sont constituées par cette équivocité qui fait du Québécois un «Américain mais sans l'Amérique»: «Je sombre et ce ne sera toujours que cela, une chute sans fin dans les eaux du non-être: il n'y a ni temps ni espace québécois, que de la présence américaine, ce par quoi je suis annihilé, ce par quoi je suis bâillonné, et ligoté, et torturé. Américain mais sans l'Amérique, consommateur mais sans capital, esclave de l'Empire et sans autres armes que ce pitoyable livre pour me continuer dans ma pâle énergie».25

Comédie?

J'étire mes membres fatigués alors qu'un mince filet de lumière entre en dansant par la petite fenêtre du souterrain. Beaulieu s'est endormi alors que le dernier chapitre s'écrivait. Je lui mets la main sur l'épaule. Il se réveille. Je lui dis: C'est déjà le matin. Il est temps de terminer notre travail. Son visage expressif dans son inexpressivité reprend vie peu à peu. Puis, son stylo feutre dans sa main gauche, il dit: Je suis prêt. Alors Samm, qui est revenue de la perle des Antilles, fait un grand sourire et ses dents réfléchissent la lumière du soleil partout dans mes énergies.

Il écrit: «Nous, nous ne sommes encore nulle part, sinon dans la tragédie quand elle ne sait pas encore se reconnaître comme comédie».26 Le suicide de Leonard à la fin de **Discours de Samm** est sans doute un des moments les plus tragiques de cette oeuvre. La disparition du Juif (d'un certain rival, d'un certain oppresseur) ouvre toutes grandes les portes à la reconquête du pays par l'homme blanc québécois, avec l'aide de la Montagnaise Samm (ainsi que de la Malinche qui devient l'amie de Cortez, celle qui allait être le lien entre le Nouveau et l'Ancien Monde, celle qui fut et est encore dans l'imaginaire populaire et fantasmatique mâle la première putain du Mexique, la **chingada**, la baisée).

Et moi je regarde Samm dans ses yeux noirs de Montagnaise de la Pointe-Bleue, et je la vois souriante et retrouvée dans le pays de ses mots.

1. **Monsieur Melville 1. Dans les aveilles de Moby Dick**, VLB éditeur, 1978, p. 26.
2. **Discours de Samm**, VLB éditeur, 1983, p. 11.
3. **Discours de Samm**, p. 26.
4. **Discours de Samm**, p. 135
5. **Discours de Samm**, p. 230.
6. **Discours de Samm**, p. 152
7. **Discours de Samm**, p. 177-178.
8. **N'évoque plus que le désenchantement de la ténèbre, mon si pauvre Abel**, VLB éditeur, 1976, p. 84-85.
9. Benoît Melançon, «VLB, personnage et institution», **Etudes françaises**, 19 / 1, printemps 1983.
10. **Entre la sainteté et le terrorisme**, VLB éditeur 1984, p. 249 (tiré de **Le Devoir**, 21 octobre 1972).
11. **Discours de Samm**, p. 234.
12. Jacques Pelletier, «Le roman de V.-L. Beaulieu, des **Mémoires d'outre-tonneau aux Voyageries**», in **Voix et images**, 3 / 21 déc. 1977.
13. **Discours de Samm**, p. 175.
14. **Entre la sainteté et le terrorisme**, p. 344 (tiré de **Le Devoir**, 20 septembre 1975).
15. **Discours de Samm**, p. 226-227.
16. **Discours de Samm**, p. 109.
17. Philippe Haeck, «Une veillée au corps», **Chroniques**, no 16, avril 1976.
18. **Discours de Samm**, p. 51.
19. **Discours de Samm**, p. 55.
20. **Discours de Samm**, p. 117.
21. **Discours de Samm**, p. 207.
22. **Discours de Samm**, p. 215-216.
23. **Discours de Samm**, p. 216.
24. **Sagamo Job J**, VLB éditeur, 1977, p. 193.
25. **Monsieur Melville 3. L'après Moby Dick ou la souveraine poésie**, VLB éditeur, 1978, p. 126.
26. **Discours de Samm**, p. 232.